lain lui faisait des fomentations, on s'aperçut bien vite que la vie s'en allait. Le R. P. Daurat achevait à peine d'accomplir sur lui les dernières cérémonies de l'Eglise, qu'il rendit tranquillement son âme à Dieu.

Peu après le décès, la dépouille mortelle du R. P. Joseph, revêtue des ornements sacerdotaux, fut portée à la chapelle épiscopale, où elle demeura toute la nuit. L'office des morts fut récité par le clergé et des prières furent offertes par de pieux groupes de fidèles. Le 25, au matin, les restes mortels furent portés à la cathédrale où une messe solennelle de Requiem fut célébrée par le R. P. Boury, vicaire général, — Mgr Joulain étant absent — assisté des Rév. PP. Owen et Gnanapragasar. Le service funèbre terminé, le cortège se mit en marche pour le cimetière Sainte-Marie. Ce cortège était formé par le clergé de la ville tout entier, les séminaristes, les Sœurs et les pensionnaires du couvent, les élèves et les professeurs du collège Saint-Patrice, les enfants et les Frères de l'orphelinat de Colombogam et les membres de la confrérie du Sacré-Cœur. Dans l'assistance se trouvait la famille du défunt, et une grande foule de fidèles avaient tenu à conduire à sa dernière demeure le bon prêtre, le bon religieux et le bon missionnaire qu'était le P. Joseph.

R. I. P.

R. P. Léon FOUQUET

1831-1912. — Décès n° 815.

Le R. Père Léon-Marie-Joseph Fouquet naquit le 30 avril 1831 à Argentré-les-Laval, petite localité qui appartenait alors au diocèse du Mans, et maintenant comprise dans celui de Laval. Sa mère, pieuse et vaillante chrétienne, établit de bonne heure, dans le cœur de l'enfant, les fondements d'une piété solide qui ne fit que se développer au foyer paternel, sous l'influence du bon exemple.

Une famille noble, qui avait remarqué la piété sérieuse de l'enfant, voulut se charger de son éducation. Il est mis en pension à l'Institution Marceul, pour y suivre le cours des études secondaires. Sa piété, son application donnaient toute satisfaction, mais les ressources de son intelligence et ses talents étaient malheureusement bien au-dessous de la moyenne. Un précepteur lui prodigue alors ses soins, hélas! sans beaucoup plus de succès, en dépit du labeur persévérant de l'élève. Eu égard à sa bonne conduite, à sa constante application et à sa piété solide, on consent à l'admettre au petit séminaire de Précigné : là encore, il ne réussit qu'à passer des examens moins que médiocres. Quel parti restait-il à prendre?

L'épreuve, si forte qu'elle fût, ne découragea pas l'enfant qui avait mis en Dieu toute sa confiance. De leur côté, la bonne châtelaine et la mère du séminariste lançaient vers le ciel cette prière qui touche le cœur de Dieu, et Dieu se laissa fléchir. Le fait est qu'à partir de ce temps, Léon passa des examens aussi brillants qu'ils avaient été insuffisants jusque-là. Plus tard, lui-même en faisait l'aveu à ses élèves. « J'ai vu, disait-il, j'ai compris tout à coup. » Marie Immaculée avait ses desseins, tout de miséricorde, sur cet enfant.

Ses humanités terminées, il entre au noviciat de N.-D. de l'Osier, et reçoit le saint habit en novembre 1851. Il se montre au noviciat ce qu'il avait été au séminaire, et mieux encore : pieux, studieux, obéissant. A l'expiration de ce temps d'épreuve, il a le bonheur de faire son Oblation, de consacrer sa vie à la gloire de Dieu et de la Vierge Immaculée, et il part pour le scolasticat de Montolivet. C'est dans cette maison bénie qu'il va épanouir sa piété, son amour du travail. Au lieu de profiter de la facilité qu'il trouve maintenant à l'étude, pour diminuer ou ralentir ses efforts des années précédentes, il s'y livre, au contraire, avec un entrain qu'il faut, malgré tout, qualifier d'excessif et qui tenait de l'acharnement. Après avoir accompli fidé-

lement, exemplairement tous ses exercices religieux, il trouvait encore moyen de consacrer quatorze heures au travail.

L'étude, qui semblait être sa vie, faillit aussi causer sa mort. Ces quatorze heures de travail assidu lui valurent de brillants examens suivis... d'une maladie d'estomac à la guérison de laquelle le savant docteur d'Astros consacra tous ses soins.

A part la tonsure que le Père Fouquet avait reçue de Mgr l'Evêque du Mans avant d'entrer dans la Congrégation, tous les ordres lui furent conférés par Mgr de Mazenod, et en dernier lieu, la prêtrise, le 25 juin 1854. « Ah! s'écriait souvent ce bon Père, combien notre vénéré Fondateur aimait à ordonner ses scolastiques Oblats, et nous, comme nous aimions d'être deux fois ses enfants! »

Il reçut alors de Mgr de Mazenod sa première obédience qui le nommait professeur de théologie au séminaire d'Ajaccio. Il s'y montra bon professeur et bon directeur d'âmes, relevant les jeunes étudiants dans leurs moments de difficulté et de découragement. Ses brillantes et précieuses qualités déterminèrent Mgr de Mazenod à l'appeler au scolasticat de Montolivet que notre vénéré Fondateur chérissait particulièrement.

En 1857, le Père Fouquet appartenait donc au scolasticat, ce qui ne l'empêchait pas de demander instamment d'aller exercer le saint ministère parmi les sauvages de l'Amérique. D'autre part, le vénéré Fondateur était assailli par les demandes réitérées du vicaire des missions de l'Orégon, le R. P. d'Herbomez; enfin, on peut l'affirmer aujourd'hui après qu'une vie tout entière le proclame, il y avait pour plaider la cause du Père Fouquet la Vierge Immaculée, Reine de ses Oblats et Mère des missionnaires.

Le 27 juillet 1859, l'obédience tant désirée est accordée; et le Père se dirige sans retard vers le nouveau théâtre de son zèle. Il arrive à Esquimalt St-Joseph, en Colombie anglaise. Voici ce qu'écrivait à cette occasion le R. P.

d'Herbomez à Mgr de Mazenod : « Deo gratias!... Enfin, voilà nos nouveaux Pères arrivés! Après en avoir rendu grâces à Dieu, c'est à vos pieds que je me jette pour vous remercier mille et mille fois de l'envoi que Votre Grandeur a daigné nous faire. Je trouve dans le Père Fouquet tout ce que je désirais et ce que je vous avais demandé dans mes lettres; aussi je ne puis me lasser d'en témoigner ma gratitude. »

Le Père devait être envoyé à l'île Charlotte comme explorateur, afin d'examiner le pays, de sonder les dispositions des sauvages, mais à cause de difficultés de plus d'un genre et de la pénurie de prêtres, l'exécution de ce projet fut remise à plus tard. Il fallait aller au plus pressé, et c'est sur les bords du golfe de Géorgie que le missionnaire alla visiter les sauvages Slayamins et Séchelts qui, par la suite, se convertirent tous. De retour de cette course apostolique le Père Fouquet reçut l'ordre de partir en compagnie du P. Chirouze aîné pour l'île Charlotte.

En ce temps, le R. P. d'Herbomez voyait ses œuvres, ses projets en butte à l'hostilité ouverte des protestants. Néanmoins, les deux missionnaires quittèrent Saint-Joseph d'Esquimalt, le mercredi de Pâques de 1860 pour y revenir trois mois après. Tandis que de leur côté quelques catholiques louaient le courage des ouvriers apostoliques et ouvraient une souscription pour les aider dans leur sainte entreprise, les protestants débitaient des sottises par trop ridicules. N'était-ce pas une colonne de 50 — d'autres disaient de 60 — missionnaires français, de papistes, que l'imagination des Révérends ministres voyait déjà s'avancer vers cette contrée? La petite phalange d'Oblats aurait pu s'enorgueillir, si d'autres occupations plus louables n'eussent réclamé ses loisirs.

Ce n'est pas chose facile de dépeindre le caractère de notre cher Père Fouquet, et sans que la comparaison que je me permets d'établir entre lui et celui qui devint plus tard Mgr Durieu soit nécessaire, je pense néanmoins qu'un

simple rapprochement entre eux fera mieux ressortir la différence des caractères.

Ils furent l'un et l'autre estimés hautement par leur Supérieur, qui toujours voulait les avoir près de lui, les faire travailler sous sa direction, quoique chacun gardât sa méthode et sa manière. L'un et l'autre ont vu leurs efforts couronnés de succès. Mgr Durieu, inlassable travailleur, était prudent, parfait organisateur, ne faisant jamais le premier pas sans savoir où il poserait le pied, puis regardant, sondant le terrain avant d'en faire un second. Il a livré aux sauvages des batailles terribles qui ont été presque toujours victorieuses. Le P. Fouquet, lui, était bouillant, infatigable, mais ne possédait pas à un si haut degré le talent d'organisateur. Il attaquait le vice partout où il se montrait, et, il faut l'avouer, avec une obstination invincible et au moment le plus heureux. Presque jamais il n'est sorti d'une séance ou d'une scène battu ou croyant l'avoir été.



Il n'est pas étonnant qu'avec des hommes, des missionnaires tels que le Père Fouquet, en dépit d'obstacles nombreux et de grandes difficultés, l'administration du R. P. d'Herbomez ait été heureuse et que chaque année elle ait enregistré de nouveaux succès dans les conversions des sauvages.

Les vertus religieuses brillaient d'un éclat non moins vif que le zèle apostolique et entretenaient sa flamme. Nos missionnaires pratiquaient la pauvreté à un bien haut degré et savaient faire de nécessité vertu. Leur nourriture était la même que celle des sauvages ; leurs vêtements, parfois, ne se distinguaient pas beaucoup des indiennes voyantes dont les indigènes aimaient à se parer. Les notes que le P. Fouquet lui-même a laissées sur Mgr d'Herbomez nous fournissent plus d'un exemple des vertus religieuses qui étaient en hon-

neur en ces temps héroïques. « Le soir, pendant l'hiver, écrit-il, les Oblats ne se servaient que de la lumière du foyer. J'ai remarqué que cet usage de passer les récréations sans autre clarté que celle du foyer a été observée par le R. P. d'Herbomez, devenu évêque, et cela par amour de la pauvreté, quand il n'y avait pas nécessité d'en agir autrement. » Quant au P. Fouquet, il en avait fait une règle à la mission Saint-Michel, sauf le temps où l'on faisait la lecture spirituelle.

***

Au mois de septembre 1860, le P. Fouquet, ayant terminé sa visite apostolique à l'île Charlotte, était mis à la tête de la mission à fonder à New-Westminster, alors capitale de la Colombie anglaise, et d'où l'on devait desservir les postes de Douglas, Hope, etc., tout le bas de la rivière Fraser, depuis les Montagnes Rocheuses jusqu'au Pacifique.

Il eut l'honneur de fonder, en cette année 1860, les deux premières maisons de la Colombie britannique : la maison Saint-Charles et l'école Sainte-Marie. Les protestants, que tant d'activité inquiétait, durent pourtant rendre hommage à ses travaux et à ceux de ses Frères. Un de leurs journaux s'exprime ainsi : « Grâce aux efforts des PP. Fouquet et Grandidier, les sauvages du bas Fraser ont changé de vie : ils ont renoncé aux boissons enivrantes, ils refusent de travailler le dimanche et prennent à cœur la civilisation. » Disons, pour être plus précis, que ce n'était pas seulement la civilisation que le P. Fouquet enseignait aux sauvages, mais surtout la vraie religion, supérieure à toute civilisation.

En l'année 1861, le cœur du P. Fouquet reçut une blessure bien vive de la mort de notre vénéré Fondateur. Le R. P. d'Herbomez, convoqué au Chapitre général qui élut le T. R. P. Fabre, Supérieur général, laissa l'administration des missions au P. Fouquet. Cette même charge tomba de nouveau sur ses épaules, quand, deux ans plus tard, le

R. P. d'Herbomez, créé Vicaire apostolique de l'Orégon, partit pour se faire sacrer. En l'absence de son supérieur, le zélé missionnaire était plus que jamais sur la brèche. Il ne laissait à personne le travail dont il pouvait se charger lui-même, encore que du fait de ses rhumatismes il eût beaucoup à souffrir. On se demandait avec admiration comment, en de telles conditions, il suffisait à tant de travaux et résistait à tant de fatigues.

Un nouveau problème qui se posait allait solliciter son énergique intervention : le problème de l'enseignement. Chaque année, l'immigration en Colombie britannique devenait plus importante, et l'on commençait à s'agiter autour de la question des écoles. Les blancs, en grande majorité protestants, s'accommodaient assez volontiers de ces écoles d'où était banni l'enseignement chrétien et à plus forte raison l'enseignement catholique. Le P. Fouquet prit sa plume et publia en anglais un exposé clair, succinct et raisonné de la doctrine catholique en matière d'éducation. Son tract eut un beau succès.

Le Père était à peine rentré d'une longue et périlleuse excursion dans l'île Charlotte, qu'il devait se préparer pour une autre au lac Caribou. Sur son passage, il rencontre des sauvages décimés par la petite vérole ; il en vaccine un grand nombre, visite les camps échelonnés le long de sa route : Chilcoutin, Fort Alexandre, Quesnelle, Barkerville. Il semble être partout à la fois : à New-Westminster, où la population irlandaise lui est toute dévouée; au conseil provincial, où son influence se fait sentir de la manière la plus heureuse, enfin dans les missions où son activité fait des prodiges. Entre temps, en l'année 1866, il obtient le rétablissement de la mission de William's Lake, abandonnée depuis douze ans. Mais nous arrivons maintenant à ce que nous pourrions appeler le premier et le plus douloureux échec de sa vie de missionnaire.

Mgr d'Herbomez voulut tenter un dernier effort pour la conversion des sauvages de Saint-Michel avant de les

abandonner à leurs vices et à leurs superstitions. C'est le P. Fouquet qu'une obédience spéciale y envoya. En quittant New-Westminster, il renonçait à son titre de vicaire général, de premier consulteur du vicaire des missions et à bien d'autres avantages. De plus, qu'allait-il tenter à Saint-Michel où des missionnaires comme les Durieu, les Lejacq et les Chirouze avaient échoué ?

L'homme d'obéissance, le religieux qu'était le P. Fouquet, ne se le demande même pas. Il se met à l'œuvre, parfois au péril de sa vie, et occupe les loisirs que lui laissaient les sauvages obstinés et endurcis à l'instruction théologique de deux frères scolastiques : les frères Carion et Edouard Peytavin que l'armée de Garibaldi avait chassés d'Autun. Le P. Fouquet redevenait professeur ! modérateur des Oblats en pays de mission. Il assigne à chacun sa place au dortoir, c'est-à-dire au galetas, et, à défaut de lit, donne à chacun une peau de bête. « Sur le plancher, disait-il, sur le plancher. Bah ! vous en verrez bien d'autres (privations). Ici, vous êtes des princes-missionnaires. » On travaillait ferme sous sa direction : chaque jour, matin et soir, les classes se prolongeaient tout le temps qu'il fallait pour épuiser les explications et remplir le programme fixé. Il veillait à ce que les leçons fussent apprises et n'avait pas perdu le souvenir de ses quatorze heures d'étude. Mais cet homme de discipline un peu rude avait un très bon cœur. Il prenait soin de nous, écrit l'un de ses élèves, veillait sur notre santé, s'efforçait de varier notre nourriture, partageait nos récréations et nos promenades. Plus tard, ne le vit-on pas se faire mendiant pour les pauvres et quêter lui-même des vivres pour les distribuer aux indigents ?

En juin 1874, il prêche la retraite générale des Pères ; puis il s'avoue impuissant à convertir les sauvages de Saint-Michel dont la mission est abandonnée après tant d'années d'inutiles efforts. Le 25 de ce mois de juin, il reçut une obédience pour prendre la direction de la rési-

dence du nouveau district de Saint-Eugène des Kootenays. Il en parle lui-même en ces termes : « Au bout d'un mois de séjour dans notre nouvelle résidence, nous nous trouvâmes installés convenablement, après avoir acheté d'un Yankee protestant un bel emplacement, à un prix fort modique, et cela contre toute espérance. La protection de notre saint Fondateur nous a été bien utile : nous ne cessons de nous adresser à lui. »

Le nouveau Directeur établit la mission sur un bon pied. Elle comprend une église, un petit couvent et une ferme autour de laquelle viennent se grouper les sauvages kootenays. Il introduit parmi les sauvages cette coutume que l'enfant soit surveillé par sa mère jusqu'à l'âge de 7 ans.

Au milieu des multiples soucis et des écrasantes occupations que lui donnaient les œuvres de la mission, le P. Fouquet ne sut pas se modérer : il se surmena, prit sur son repos et ruina sa santé. Il dut se résigner à aller à l'hôpital à la suite d'insomnie presque complète. Le médecin parvint à améliorer un peu son état, mais non à lui rendre les forces d'autrefois dont il avait été si prodigue. Dans sa détresse, ce fut pour son cœur une consolation bien précieuse de pouvoir vivre auprès de Mgr d'Herbomez qui lui était si affectueusement attaché ; puis il occupa ses loisirs à la formation de 5 scolastiques, futurs missionnaires, auxquels il enseignait la théologie. Pour la troisième fois de sa vie, il était professeur.

Dans le courant de l'année 1889, une obédience envoya le Père en Alberta. A Saint-Albert, il fut heureux de retrouver son ancien compagnon de noviciat, le saint Mgr Grandin ; mais à Edmonton, comme à Calgary et partout, la vie du P. Fouquet n'était plus qu'un martyre de souffrances physiques et morales. Il réussit encore, il est vrai, à rédiger un pamphlet, en anglais, contre la Franc-Maçonnerie, mais l'impression n'en fut pas considérable. Il se contenta désormais de consacrer ses forces déclinantes à la visite des petites stations échelonnées le

long de la voie du chemin de fer Pacifique Canadien. Quand, en 1905, il reprit avec bonheur le chemin de sa chère Colombie, sous l'épiscopat de Mgr Dontenwill, il continua ce genre de ministère le long de la rivière Fraser.

Jusqu'à la fin, il fut dur pour lui-même; jusqu'à la fin, il voulut observer la sainte Règle. Parfois, c'était même un spectacle aussi douloureux qu'édifiant pour ses frères de le voir, à la méditation du matin, souffrant, gémissant des douleurs que lui causaient ses rhumatismes et la rigidité de ses membres. Un jour vint où il lui fut impossible de sortir de la mission : il employa ses derniers efforts à faire de fréquentes visites à la chapelle de N.-D. de Lourdes et à la tombe de Mgr d'Herbomez dont il prenait un soin pieux et qu'il ornait de son mieux.

Malgré ses souffrances et sa faiblesse, il ne pensait pas qu'on dût s'alarmer de son état. Il espérait encore guérir de la suffocation qui l'oppressait et qu'il supportait comme tous ses maux avec beaucoup de patience. Il accepta cependant en toute résignation l'annonce de sa fin et, réconforté par les derniers sacrements, assisté d'un de ses frères en religion, il remit doucement son âme à Dieu le 9 mars 1912. Il avait 81 ans d'âge et, depuis 60 ans, il était Oblat de Marie Immaculée. *R. I. P.*

R. P. François WEINRICH

1871-1912. — Décès n° 819.

« Le vrai missionnaire est le meilleur soldat du monde », disait un jour Sir William Butler, général anglais.

Il avait parcouru le monde entier, il avait entendu sonner l'Angélus aux tours, grandes ou petites, des missions des Oblats, en Afrique, en Asie, en Amérique, et partout il avait trouvé des missionnaires dévoués, ardents à la conquête des âmes. Tel était celui qui fait le sujet de ces lignes, le R. P. Weinrich, *O. M. I.*, un vrai soldat assoiffé de conquêtes, un vrai prêtre brûlant de zèle.